

Magdalena Parys

Le Prince

Traduit du polonais par
Caroline Raszka-Dewez

Agullo

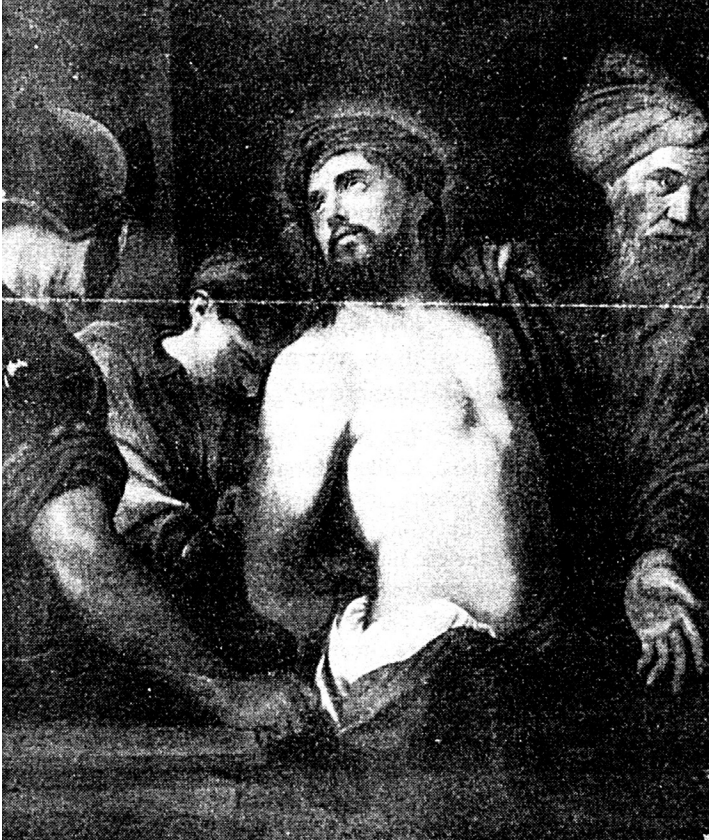


Pour Krysia

Les faits :

D'après des documents retrouvés dans les archives du Service fédéral de renseignement allemand, quatre ans après la Seconde Guerre mondiale, deux mille officiers ont œuvré à la constitution d'une armée en Allemagne, composée de vétérans de la Wehrmacht et de la Waffen-SS. Cette entreprise fut menée dans le plus grand secret, sans mandat du gouvernement allemand, à l'insu du Parlement et au mépris des quatre puissances d'occupation alliées. En cas de menace, cette armée devait ainsi mobiliser quarante mille soldats.

Im Westen nichts Neues
« À l'ouest, rien de nouveau »
Erich Maria Remarque



Antoine van Dyck (1599-1641), *Ecce Homo*, vers 1620, huile sur toile.

Ce tableau appartenait au sculpteur polonais Stanisław Jackowski. Durant la Seconde Guerre mondiale, sa collection privée fut entièrement détruite ou pillée.

CHAPITRE I

« [...] car qui n'est pas contre vous est pour vous. »

Évangile selon saint Luc 9, 50

14 MAI, BANLIEUE DE BERLIN

Le lotissement était en feu.

Max savait que les flammes s'empareraient rapidement de toutes les maisons. Il avait étudié son plan durant trois mois et n'avait pas déterminé ses cibles au hasard. Le lotissement se trouvait dans les faubourgs, non loin de la forêt ; y résidaient cent quatre-vingt-quatorze locataires : soixante-quatre Turcs, quatre Polonais, six Libanais, douze Russes ; tous les autres étaient des Allemands.

— À force de vivre avec la vermine, on en devient une soi-même, décréta l'un de ses hommes derrière lui.

Max regarda sa montre.

3 H 05

À 3 heures précises, ils avaient arrosé d'essence les poubelles, les pelouses et les voitures avant d'y mettre le feu. Le temps que la fumée, les explosions et les cris alertent le voisinage, les hommes de Max auraient fixé des patins sur les semelles de leurs chaussures et disparu

dans la forêt. Vingt minutes plus tard, ils atteindraient un parking de transit délabré, datant encore de l'époque de la RDA. Le plus important, c'était le plan. Le détail. Ce que les autres ne pouvaient voir.

3 H 25

L'autocar se fondait totalement dans les buissons. Sans les faibles lumières des torches, on ne l'aurait pas remarqué. Un homme, pas très grand, en uniforme de général, sauta hors du véhicule.

— Votre père serait fier de vous, déclara-t-il en serrant la main de Max.

Dans le même temps, une vingtaine d'hommes se débarrassaient à la hâte de leurs cagoules et de leurs anoraks noirs pour revêtir des uniformes de la Bundeswehr¹. Depuis l'autoroute leur parvenait le bruit des sirènes des voitures de pompiers et des ambulances, remplacé bientôt par le vrombissement des camions et le vacarme des engins militaires. Deux hommes aux cheveux gris sortirent des buissons : Morton et Haver, les plus proches collaborateurs de Max.

— Nous l'avons, chef! annoncèrent-ils simultanément. Max sourit.

Le grondement de l'artillerie transportée se rapprochait de plus en plus, les premiers véhicules de la Bundeswehr émergeaient de l'obscurité. Le général fit claquer ses talons, porta la main à son béret noir en guise de salut et se dirigea vers l'autocar. Le lourd matériel militaire traversait l'autoroute, suivi par des cars identiques à celui du parking. Le convoi se terminait par deux

1 Littéralement « Défense fédérale »; armée nationale de la République fédérale d'Allemagne (RFA), depuis 1965.

camions blindés contenant les armes les plus modernes *made in Germany*. Max fit un signe de la main : le véhicule avec les soldats quitta le parking de transit et vint se placer en queue de la colonne.

Personne ne s'étonnait des manœuvres de l'armée allemande au nord-ouest de la Pologne ; sitôt que les unes s'achevaient, d'autres prenaient le relais. Il était toujours possible de persuader l'Europe d'une menace de guerre avec la Russie, et les jeunes membres de l'OTAN, en bons soldats qu'ils étaient, de défendre leur patrie. Quelques entraînements suffisaient aux hommes de Max. Son message « Les Allemands pour les Allemands » était simple, son contenu, limpide, les effets, rapides. Convaincre des convaincus n'avait rien de compliqué.

« Ton heure est venue ! », proclamaient des hommes en fauteuil roulant et avec des tubes dans le nez. Tous des anciens *Obersturmbannführer* de la SS, convertis en généraux de la République fédérale d'Allemagne. Devenus aujourd'hui des épaves, mais des épaves très fortunées et très influentes. À l'aube de leur mort, Max donnait un sens à leur existence, délivrant leur cœur de leur amertume. Éperdus de reconnaissance, ils lui léguaient des sommes colossales, ravis de son avènement. Il était enfin là, Max, le Sauveur. Ils pouvaient unir leurs forces.

Max fixait les lumières décroissantes des véhicules. Les véritables défis l'attendaient ailleurs. L'histoire aimait à décrire des cercles. « Il dépend de toi seul que tu récupères des cendres ou des flammes du passé », se plaisait à dire son père.

Il se demandait si son frère aîné savait déjà qu'il était de retour, lui, Max. Et s'il tremblait.

Morton et Haver ne quittaient pas leur chef des yeux. Ils attendaient.

— Où est-il? demanda Max.

Ils dirigèrent leurs torches vers les buissons. Un énorme sac remua imperceptiblement.

— Eh bien, au travail! lança Max.

Soudain, derrière le sac, se profila une silhouette. Max reconnut aussitôt le Couteau. Morton et Haver frémirent malgré eux.

15 MAI, BERLIN-MITTE, 16 HEURES

Berlin était sous les eaux.

Johan Wilhelm Karas, prédicateur retraité de la cathédrale de Berlin, trottina doucement vers la fenêtre. Après vingt-quatre heures de pluies ininterrompues, le monde qui lui était familier avait perdu ses contours et cessé d'exister.

En ville, sous l'afflux de l'eau, les bouches d'égout avaient sauté. Leur parapluie cassé sous le bras, les gens avançaient en s'efforçant d'éviter le torrent qui inondait les rues. Aux abords de la cathédrale berlinoise, des véhicules se retrouvaient coincés dans les parties les plus basses de la chaussée. Le vent avait déchiré la bâche du grand chantier de construction qui devait donner naissance au château urbain, *das Schloss*, il avait détruit les échafaudages, renversé les sculptures, abattu les arbres qui venaient à peine d'être plantés. Des centaines de planches et de tuyaux métalliques flottaient dans les rues, entraînés on ne sait où. Le système de canalisation avait cessé de fonctionner, plus aucun autobus ni aucun train de banlieue ne circulait. À Charlottenburg, l'un des plus vieux quartiers de Berlin, un bâtiment historique s'était écroulé. «C'est une catastrophe!» s'exclamait le bourgmestre

de la ville, pâle et trempé, interviewé par une équipe de télévision. Soudain, un gros échafaudage, ou un panneau publicitaire, se rompit avec fracas et s'effondra à deux pas du magistrat. Quelqu'un se mit à hurler. L'image disparut en même temps que le bourgmestre. Pendant un moment, il ne se passa rien. Après quelques secondes, Wilfried Graefling, le chef des pompiers de Berlin, lançait un appel aux habitants : « Restez chez vous! Ne sortez pas dans la rue! »

Le prédicateur, perplexe, se demandait s'il avait déjà vu ce genre de scènes, mais rien ne lui vint à l'esprit. Il regarda une nouvelle fois la Sprée, qui ressemblait à un tapis terni dévasté par une grêlée sauvage de projectiles.

L'horloge indiquait :

16 H 10

À cette heure-là, Karas avait l'habitude de prier dans la cathédrale, et ce depuis des années. À cause de la pluie, pour la première fois depuis une éternité, il n'était pas sorti de chez lui la veille, mais il ne comptait pas renoncer un jour de plus. Il avait besoin des cierges, des marbres lisses, des sols glissants ; il avait besoin de Dieu. Il se dirigea lentement vers la sortie, dénicha dans l'armoire sa pèlerine imperméable et ses bottes de caoutchouc. Un parapluie devait traîner aussi quelque part, mais où donc ? Il était sur le point de refermer la porte quand il se rendit compte qu'il avait oublié ses clefs. Hedwige Albertine Karas disait toujours : « Avant de faire demi-tour, assieds-toi, récite une prière. » Il s'en voulait de croire à ces superstitions cachoubes, mais les grands-mères, même mortes, ont sur leurs petits-fils un pouvoir immense ; le prédicateur

poussa un soupir, s'assit et récita une prière. Il sentit son genou craquer. Le résultat d'années de prière, témoignant d'un service fidèle, sincère. Sa grand-mère aurait été fière de lui. *Je deviens sénile*, songea-t-il, et il sortit.

Dehors, il se retrouva rapidement immergé dans l'eau jusqu'aux genoux. Une bourrasque retourna son parapluie et en cassa les baleines. Sa pèlerine, soulevée par le vent, lui masquait la vue, il avançait donc prudemment, s'efforçant d'anticiper, à tâtons, les trous perfides au milieu des dalles de trottoir. Par chance, il n'avait qu'une courte distance à parcourir, quelques centaines de mètres. Mais le chemin qui, en temps habituel, lui prenait deux minutes, en nécessita dix cette fois. Enfin, il s'arrêta devant la cathédrale Berliner Dom et leva le regard. Johan Wilhelm Karas, un petit point noir au pied d'un géant du XIX^e siècle. Sous cette pluie battante, il n'y voyait pas grand-chose. Il gravit lentement l'escalier. Un pas à peine le séparait des colonnes dans l'allée lorsque, soudain, sous la grande sculpture de l'Ange de la Vérité, à la faible lumière d'une ampoule, il vit brièvement jaillir une ombre devant lui. Il s'arrêta, prêtant l'oreille, mais rien ne se passa. D'habitude, à cette heure-ci, les gardes poussaient les derniers touristes vers la sortie, mais à présent la cathédrale était vide. En raison de travaux de rénovation, elle était fermée au public depuis quelques jours.

Le prédicateur s'engagea sur le côté et disparut dans un passage obscur. C'est ici que débutait son rituel : il tournait avec précaution une énorme clef dans la serrure, tapait consciencieusement un code, puis franchissait le seuil du temple, l'unique endroit sur terre où il sentait véritablement une proximité avec Dieu. Il régnait à l'intérieur un silence que rien ne venait troubler. L'odeur de vieux plâtre, de poussière et de bois humide l'empportait

sur la puanteur des peintures et des produits solvants, même actuellement, pendant les travaux. L'équipe de restauration n'était pas venue travailler ce jour-là, à cause de la météo, ou était déjà repartie, peut-être. *Parfait*, se réjouit le prédicateur. Il n'avait que rarement l'occasion de se retrouver seul en ce lieu. Il se dirigea d'un pas tranquille vers l'autel, laissant des traces humides derrière lui. Il savait depuis longtemps que le rêve de sa vie ne se réaliserait pas, et que les tours d'angles qui avaient été abaissées, de même que la forme de la lanterne ainsi que celle de la croix surmontant la coupole principale ne retrouveraient jamais leur aspect originel. Le Berliner Dom, autrement dit la cathédrale de Berlin, était inscrit sur la liste des monuments protégés, ce qui, formellement, rendait impossible sa reconstruction telle qu'avant la guerre. Depuis quelques années, l'argent suffisait à peine à la restauration de la partie effondrée et au nettoyage de toutes celles qui étaient encrassées. Avec la construction du château – un immense édifice sur le point d'être érigé de l'autre côté de la rue – le conseil municipal avait alloué, il est vrai, une somme non négligeable aux rénovations en cours de la cathédrale. Karas, cependant, n'était pas satisfait. À ses yeux, cet argent ne représentait qu'une goutte d'eau dans un océan. Une insulte, une aumône pour tout dire, une outrecuidance. Il détestait le château, il ne comprenait pas que l'on puisse construire à proximité de la cathédrale un bâtiment qui risquait de lui faire concurrence, de lui ôter de son éclat. Il ne comprenait pas que l'Allemagne entière s'excite à l'idée de ressusciter un édifice dont il n'était pas resté le moindre décombre historique. Les Russes considéraient le château – déjà passablement endommagé durant la guerre – comme un

symbole de «l'impérialisme prussien», et l'avaient fait sauter en 1949. On le reconstituait à présent, d'après des images d'archives, près de quatre-vingts ans plus tard. Karas avait du mal à le concevoir.

Il s'agenouilla sur le premier banc et tourna son regard vers le grand vitrail. Il nota avec étonnement qu'il était recouvert d'une immense bâche blanche. Dans un premier temps, il songea qu'il s'agissait d'une illusion d'optique due à la lumière des cierges, mais, en se levant, il constata qu'il s'agissait bel et bien d'une bâche. Elle ne s'y trouvait pas l'avant-veille. Il n'y comprenait rien. Il n'avait jamais entendu parler d'une quelconque restauration du vitrail.

Il vit alors que des cierges étaient allumés également près des marches menant au chœur. Cela aussi lui parut étrange : on les éteignait toujours après la messe, à plus forte raison pendant les travaux. Le vieux prêtre sentit un picotement désagréable dans le dos. Il alla vers l'escalier, saisit un bougeoir et leva la tête. Une faible lueur éclaira brièvement les délicats bas-reliefs des douze apôtres dans l'autel doré à ailes, et les hautes statues de Martin Luther et Philippe Mélanchon, érigées au sommet des colonnes corinthiennes. Toujours aussi sévères, le regard fixe et lointain.

L'horloge placée discrètement sous l'autel indiquait :

16 H 25

Karas monta les marches, fit le tour de l'autel et jeta un coup d'œil sous la bâche. Il eut l'impression que des gouttes s'en échappaient.

Ploc. Ploc. Ploc.

Un liquide rouge s'écoulait de sous le tissu et tombait directement dans un calice doré, créant une petite flaque

tout autour. *Qu'est-ce que c'est ?* Le prédicateur se pencha. *Du sang !* Il s'appuya avec maladresse sur l'autel et leva le bougeoir, puis, sans réfléchir, secoua le drap avec force. Celui-ci tomba lourdement. La lumière du vitrail se répercuta aussitôt en un millier de reflets. Le vieil homme plissa les yeux et s'exclama, terrifié :

- Seigneur Dieu !

BERLIN-PRENZLAUER BERG, 17 H 20

Le pantalon de Tschapieski descendit jusqu'à ses chevilles, il se retrouva en simple chemise, nu depuis la ceinture. Margeritha l'observa avec une admiration non feinte : l'imposant pénis du président dépassait de sous son gros ventre, prêt à l'attaque. Margeritha exerçait sa délicate profession depuis des années, mais jamais encore elle n'avait rencontré de clients d'une telle vigueur. Il fréquentait l'endroit régulièrement depuis deux décennies et frémissait toujours à la vue de son corps. Elle aimait les types aussi virils. Ce mois-ci, il venait lui rendre visite pour la cinquième fois, et rien ne laissait présager qu'il s'agissait de la dernière. « Ton amoureux est là », se moquaient les autres filles, et il y avait du vrai là-dedans.

— Approche, mon petit Bouledogue, ordonna-t-elle d'une voix rauque.

En essayant de se libérer de son pantalon, Tschapieski trébucha et faillit tomber. Au dernier instant, il parvint à rétablir son équilibre et avança vers la femme.

— Stop ! l'arrêta-t-elle subitement. Aujourd'hui, nous allons nous amuser autrement. Alexa ! lança-t-elle en direction d'un étrange instrument. *Fever !*

D'une petite enceinte leur parvint la voix de Peggy Lee. Margeritha se leva et remua les hanches. Elle se balançait tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant la cadence du

tambour. Elle avait cette danse dans le sang, sa mère était originaire de Turquie, son père, des steppes ukrainiennes. Ses grelots dorés tintaient, ses paillettes scintillaient, son premier châle tomba, suivi d'un deuxième.

— Je n'ai pas le temps de m'amuser, grogna Tschapieski en se jetant sur elle.

17 H 28

Un homme blond entrouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur. Les grosses fesses blanches de Tschapieski remuaient au rythme de la chanson, ses cuisses luisaient telles deux colonnes. Les fesses bougeaient de plus en plus vite, le président râlait de plus en plus fort, les cuisses sautillaient de plus en plus haut, heurtant le bord du lit sans pitié.

— Tschapieski ! cria le Blondinet.

Pas de réponse.

— Tschapieski !

Les fesses se figèrent en l'air, les cuisses retombèrent. Deux visages affolés se tournèrent en direction de la porte.

— On a du boulot, annonça le Blondinet. Désolé, madame, ajouta-t-il en adressant un sourire à Margeritha.

Puis il ramassa le pantalon et l'envoya vers Tschapieski.

Le président, sidéré, laissa passer quelques secondes avant de lâcher un rugissement digne d'un bison blessé.

— Allez ! Hop, hop, hop ! le pressa le Blondinet en jetant un coup d'œil à sa montre.

17 H 31

Tschapieski préférait ne pas savoir par quel miracle ce salopard l'avait retrouvé dans ce bordel. Il eut du mal à se contenir. Si une personne haut placée ne lui avait pas imposé, des années auparavant, de collaborer avec

cet homme impossible, il aurait sans nul doute pété les plombs. Depuis toujours, il le surnommait mentalement le Blondinet, le Blond ou l'appelait simplement le salopard ; il ne connaissait pas son vrai nom. Le Blondinet le harcelait et l'exploitait depuis l'époque où Tschapieski n'était encore que le chef du bureau d'instruction, mais il n'avait jamais osé pousser aussi loin. Il avait dû se produire quelque chose d'absolument inimaginable.

— Plus vite ! le pressa le Blondinet, alors que le président dévalait les marches aussi vite qu'il le pouvait.

Ils se précipitèrent sous une pluie battante jusqu'à la voiture qui attendait devant la porte de la maison close. Le Blondinet poussa Tschapieski à l'intérieur, claquant la portière sur un pan du manteau du président, puis lui-même alla s'installer à l'avant du véhicule, à côté du chauffeur. Ils démarrèrent en trombe. *Je vais le buter, cet enfoiré*, se dit le président meurtri, en regardant son précieux trench-coat ballotté par le vent. Il était toujours dans une rage sourde lorsqu'il entendit une sonnerie provenant de la poche de son manteau.

— Le portable ! ordonna le Blondinet.

— Pardon ?

— Votre téléphone, allez !

Comme Tschapieski n'esquissait pas un geste, le Blond se pencha vers l'arrière et, d'un geste agile, parvint à extraire le portable de la poche du trench-coat.

— Vous l'avez ? hurla-t-il après avoir décroché.

Visiblement, la réponse ne lui donna pas satisfaction, car il raccrocha et composa rapidement un numéro.

— Vous l'avez ? répéta-t-il.

Il proféra un énorme juron et rangea le portable. Dans sa propre poche. Tschapieski en resta pétrifié, la bouche ouverte. Puis, dans un murmure terrifiant qui avait le don de paralyser tous ses subordonnés, il lança :

— Rendez-moi mon téléphone, je vous prie.

Le Blond ne réagit pas.

— À gauche, ordonna-t-il au chauffeur.

Tschapieski cogna la vitre d'impuissance. Un silence glacial s'installa dans l'habitacle, perturbé par le frottement des essuie-glaces contre le pare-brise.

Ils arrivèrent sur place. Tschapieski jeta un coup d'œil au bâtiment de la cathédrale, se réjouissant à part lui de ne plus avoir à supporter longtemps ce type d'humiliation de la part du Blond : d'ici quelques mois, il prendrait sa retraite. Il sortit de la voiture en défiant son persécuteur du regard, mais ce dernier le saisit par le coude et le poussa devant lui.

— Bas les pattes ! gronda le président en se redressant fièrement.

Ils grimpèrent en silence l'étroit escalier. Alors qu'ils arrivaient près de la colonne corinthienne avec la statue de l'Ange de la Vérité, un homme en combinaison et cagoule surgit brusquement devant eux.

— Par ici !

Il leur indiqua le chemin en les accompagnant jusqu'à une porte latérale qui donnait sur un petit espace sombre. Ils traversèrent l'allée menant à l'autel, où finissaient de se consumer les derniers cierges.

— C'est là, fit-il en tendant le bras.

Des seaux, des échafaudages et des pots de peinture traînaient partout dans l'église. Le Blond et Tschapieski montèrent jusqu'en haut des marches, ils contournèrent l'autel et s'arrêtèrent devant le vitrail. Une grande bâche

semblait servir de paravent. Un prêtre était agenouillé au pied de l'autel ; le cheveu gris en bataille, les mains levées vers le ciel, il priait avec ardeur. Un militaire baraqué se tenait près de lui, son arme tournée vers le sol. Une vision surréaliste ; on aurait dit une image tirée d'un film historique. Tschapieski sentit des frissons le parcourir.

L'homme en cagoule éleva sa torche et écarta la bâche.

Tschapieski songea tout d'abord que ce qu'il voyait était une croix typique avec un Christ atypique. Seulement, le corps sur la croix n'était pas une sculpture. C'était un homme, mort, crucifié. Il était coiffé d'une couronne d'épines, ses cheveux noirs tombaient jusqu'aux épaules, son visage était assombri par une barbe. Quelque chose, pourtant, ne collait pas dans ce tableau, un élément étranger en perturbait l'ordre. Le Jésus crucifié avait les côtes anormalement arquées. Il ressemblait à un oiseau prêt à prendre son envol, mais entravé par les cordes qui le maintenaient et les clous plantés dans ses mains et ses pieds. Un calice trempant dans une mare de sang parachevait cette image macabre.

Tschapieski déglutit bruyamment et fit un pas en arrière ; soudain lui parvint la voix de baryton poignante du prêtre en train de prier :

- « Ils avaient encore les regards fixés vers le ciel où Jésus s'élevait, quand deux hommes habillés de blanc se trouvèrent tout à coup près d'eux et leur dirent : "Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? Ce Jésus, qui vous a été enlevé pour aller au ciel, reviendra de la même manière que vous l'avez vu y partir." Et il est revenu. Et il est là ! »

Un silence sépulcral suivit ces paroles.

— Bon. Emballez-moi tout ça, lança le Blond aux hommes du commando encagoulés.

Le président le suivit jusqu'à la sortie. De l'intérieur de l'église leur parvenait toujours la voix du prêtre :

«Le Christ vous est apparu! Réjouissez-vous, mécréants!»

La petite horloge placée sous l'autel indiquait :

18 HEURES

Ils n'ouvrirent pas la bouche jusqu'au moment où la voiture se fut avancée tel un fantôme, sombre et silencieux. Il pleuvait de nouveau; les réverbères ne fonctionnaient pas. Ils roulaient lentement à travers la ville déserte, en s'efforçant d'éviter les obstacles charriés par l'eau. Tschapieski sentait comme un trou noir dans son cœur, il avait toujours sous les yeux l'image du corps meurtri aux côtes anormalement déformées; à ses oreilles résonnait encore la voix du prêtre. Il se rappela soudain qu'il avait déjà traversé ainsi Berlin sous la pluie en compagnie du Blond. C'était en automne 2011. Dans le quartier de Neukölln, où, dans un bâtiment abandonné par des Roms, on avait découvert le corps massacré d'un employé de l'Office fédéral en charge des archives de la Stasi. Un certain Frank Derbach. Tschapieski avait réalisé à cette occasion qu'il n'était finalement qu'un témoin passif des événements, lui, le chef de la police criminelle, et qu'en réalité c'était le Blondinet qui tirait les ficelles. Il avait compris que son avancement au poste de président de la police de Berlin allait être sa récompense pour les années de collaboration à venir et pour son silence dans l'affaire Derbach. À présent, cela lui convenait. Il ne souhaitait plus rien, n'espérait plus grand-chose. Tout ce qu'il devait accomplir, il l'avait accompli. À quelques mois de la retraite, il n'avait nulle envie d'avoir sur les bras une affaire de Jésus crucifié dans la cathédrale berlinoise. Une

fois de plus, le Blondinet avait sans doute besoin de lui comme couverture. Pas de problème. Tschapieski n'avait rien contre. Tout récemment encore, il aurait protesté, se serait énervé, mais aujourd'hui il n'aspirait qu'à une paix royale. Il jeta un coup d'œil à l'horloge de la voiture.

18 H 05

La voiture s'arrêta à un croisement, cédant le passage à plusieurs véhicules de pompiers.

De nouveau retentit la sonnerie d'un téléphone portable, celui de Tschapieski.

— Oui! répondit le Blond. Continuez de chercher, il ne s'est tout de même pas volatilisé!

À la lumière des gyrophares des véhicules de secours, Tschapieski observait les doigts du Blond, serrés sur son cher vieux portable aux touches illisibles tant il avait servi. Petit et discret, cet appareil le liait au monde depuis six longues années déjà. Il en prenait soin et le faisait réviser régulièrement. De nombreux mois s'étaient écoulés avant qu'il n'apprenne à envoyer des SMS, à répondre aux messages et à enregistrer de nouveaux numéros. L'employé turc à qui il en confiait les réparations, très serviable, avait réussi récemment à augmenter la mémoire de l'appareil. Incontestablement, le portable était devenu un objet important dans la vie du président.

— Sacrée affaire qui vous tombe dessus, déclara le Blond à brûle-pourpoint en rangeant le téléphone du Bouledogue dans sa poche.

Tschapieski frémit.

— Pardon?

— Dès à présent, vous êtes en charge de cette enquête. C'est votre affaire, dorénavant.

— Comment ça, quelle affaire?

Tschapieski ne comprenait pas.

— L'affaire du crucifié de la cathédrale, répondit le Blond en lui jetant un regard éloquent.

Le président en resta bouche bée.

— Je vais descendre ici, dit-il enfin en cherchant la clenche à tâtons.

Le chauffeur appuya sur un bouton et verrouilla les portières. Tschapieski se jeta sur lui par-dessus le siège, mais au même instant il vit un canon pointé sur lui. Le chauffeur ne s'était même pas retourné, d'une main il conduisait, de l'autre, il visait le président.

— Croyez-vous aux runes? demanda soudain le Blond.

— Plaît-il?

— Vous croyez aux runes? lui répéta-t-il.

— Quelles runes? Vous avez perdu la tête?

Le Blond lui dit quelque chose, mais le policier, agacé, se bouchait ostensiblement les oreilles. Ils tournèrent à gauche, puis encore à gauche. Ils roulaient lentement. L'une des ruelles se révéla impraticable: l'eau qui se déversait d'une bouche d'égout atteignait déjà le premier étage des immeubles.

— Armageddon, marmonna le chauffeur en faisant marche arrière.

Tschapieski était désorienté. Il avait passé toute sa vie professionnelle dans les quartiers ouest de Berlin; depuis la chute du mur, il ne s'aventurait que rarement dans la partie est. Pourtant, lorsque le chauffeur arrêta la voiture devant un immeuble gris dont les fenêtres étaient obturées par des planches, il reconnut aussitôt l'ancienne centrale d'écoute de la Stasi.

— Nous y sommes! annonça le Blond.

Tschapieski se redressa lourdement, posa une jambe à l'extérieur de la voiture et sentit aussitôt l'eau pénétrer dans sa chaussure. Le chauffeur se pointa instantanément devant lui ; après lui avoir indiqué la porte cochère, il écarta un pan de sa veste, laissant apparaître un Walther PP étincelant. Tschapieski fouilla dans sa mémoire, cherchant à se rappeler s'il avait déjà vu cet individu aux côtés du Blond, mais non, jusqu'à présent il avait toujours vu le Blond seul, hormis le jour de leur première rencontre, où il était accompagné par toute une escorte.

— On y va !

Pataugeant dans une énorme flaque, résigné, le président de la police suivit son persécuteur. Ils franchirent d'abord la porte cochère, puis traversèrent une sombre cage d'escalier et descendirent au sous-sol.

Ils parcoururent un long couloir au bout duquel le Blondinet ouvrit une lourde porte en fer. Une vive lumière jaillit aussitôt. Tschapieski découvrit une petite pièce tapissée de blanc, équipée d'une table avec un cendrier, de deux chaises, d'un lavabo et d'une cuvette de toilette. Rien d'autre.

— Je vous en prie, fit le Blond en balançant une serviette en cuir sur la table.

Il sortit de son blouson trempé des cigarettes, mais n'en proposa pas au président. Il savait que celui-ci ne fumait pas. Il savait tout de lui. Il patienta le temps que le président se cale sur un siège, puis sortit de la serviette deux photos qu'il jeta sur la table. Tschapieski chaussa ses lunettes et observa longuement le corps crucifié aux côtes étrangement déformées.

— On dirait... commença le président en cherchant la bonne formulation.

— Des ailes ? suggéra le Blond.

— Oui, des ailes.

— Ce sont des ailes, en effet. Techniquement, un aigle de sang. Et, concrètement, un aigle de sang sur une croix dans la cathédrale de Berlin. La victime est un prêtre, précisa le Blond en s'asseyant en face de Tschapieski. Nous avons de la chance, dit-il avec un sourire sarcastique, les journalistes sont actuellement occupés avec le déluge, nous aurons largement le temps de nettoyer la cathédrale avant qu'ils s'emparent de l'information. Pour l'instant, nous sommes les seuls à savoir.

— Je ne veux rien savoir du tout !

Tschapieski écarta la photo. Un instant, il fut tenté de demander qui était le deuxième. La seconde photo présentait aussi un corps crucifié. Le président avait beau s'en défendre, il raisonnait déjà comme le fin limier qu'il était. Il avait tout de suite noté une différence concernant les lieux du crime. Derrière l'un des deux hommes crucifiés, on voyait une fenêtre, mais pas derrière l'autre. D'autre part, étant donné qu'ils étaient morts, par quel miracle du sang coulait-il de leurs corps ? Aucun liquide ne s'écoule de cadavres refroidis.

— Tschapieski, écoutez-moi ! Nous avons un problème. Il s'agit du deuxième prêtre crucifié ce mois-ci.

— Vous, peut-être bien ! Moi, je n'ai aucun problème. Aucun ! déclara-t-il avec un sourire. Je prends ma retraite !

— Quelle retraite ? s'étonna le Blondinet en allumant une cigarette. Il n'est pas question de retraite !

Tschapieski blêmit, puis se leva en même temps que la chaise, restée collée à ses fesses.

— Si vous refusez de m'écouter, demain, l'aigle de sang sera sur toutes les bouches en Allemagne.

Ce n'était pas une menace, le Blond parlait d'une voix indifférente, lasse.

— Tous les projecteurs seront braqués sur vous, la presse et tout le reste. Vous serez chargé de l'enquête. De manière officielle... reprit-il en prononçant lentement, distinctement ces derniers mots. Là, vous pouvez encore maîtriser les choses. Je vous offre une chance unique en son genre : accepter l'affaire au bon moment. Il est toujours possible de mener l'enquête sans témoins, sans bruit... De manière officieuse.

Le Blond parlait toujours d'un ton calme, mais il observait attentivement les réactions de Tschapieski.

— Fait chier, putain! l'interrompit le président en se libérant de la chaise. C'est ton affaire, bordel, pas la mienne!

Le président était si énervé qu'il s'était mis à tutoyer le Blond.

— Paul, enchanté, appelle-moi Paul, répliqua son interlocuteur avec une légère inclinaison de la tête. D'habitude, tu fais toute une histoire quand je te reprends une enquête, et là, quand je veux t'en confier une, ça ne te convient pas non plus. Tu es bien difficile.

— Je ne mènerai pas cette enquête.

— Si.

Tschapieski lui tourna le dos, fit deux pas en avant et ouvrit la porte, mais il distingua dans le sombre couloir la silhouette imposante du chauffeur qui tapota la poche renflée de son veston.

— Soit, poursuivit Paul en sortant le portable de sa poche, je ne m'attendais pas à cette réaction, mais bien sûr, j'avais prévu un plan B.

— Et Dieu merci! (Tschapieski s'éloigna de la porte.) Une minute... Qu'est-ce que tu fais?

— J'appelle le commissariat pour signaler un meurtre.

— Avec mon portable ?

— Avec lequel sinon ?

— Attends!

Tschapieski revint à la table et se réinstalla sur la chaise.

— Je considère aussi qu'il faut régler cette affaire sans bruit, dit le Blond sur un ton plus conciliant en reposant le téléphone. Un de mes hommes m'avait annoncé que nous trouverions aujourd'hui une nouvelle victime dans la cathédrale. Il nous avait déjà informés il y a deux jours qu'un incendie éclaterait dans une banlieue de Berlin le 14 mai à 3 heures du matin.

Tschapieski s'agita nerveusement. Depuis la veille, il avait participé à diverses conférences de presse sur cet incendie et il en connaissait tous les détails : plus de trente victimes, parmi lesquelles quatre enfants. Sans la pluie qui s'était abattue soudainement, bien d'autres personnes auraient été brûlées. Tout indiquait un tragique concours de circonstances.

— C'était un accident, dit-il.

— C'est ça, oui! s'esclaffa doucement Paul. Notre source a réussi à pénétrer les structures paramilitaires de l'organisation responsable de l'incendie du lotissement et de ces meurtres, ajouta-t-il, l'air sérieux. Premièrement, il connaissait l'endroit, deuxièmement, l'heure. Depuis hier, il ne donne plus signe de vie. Il a disparu. Nous le cherchons, mais sans succès. Nous savons que l'organisation est dirigée par un seul homme, mais nous ignorons qui est cet homme, quelles sont ses motivations, pour qui il travaille. (Paul sortit une nouvelle photo de sa serviette.) Il se fait appeler le Prince.

— Vous ne devriez pas me transmettre ces informations. Cela concerne votre service de renseignement.

— On se tutoie maintenant, lui rappela Paul en allumant une nouvelle cigarette. Ils recrutent leurs membres dans l'armée et la police.

— Dans la police ? l'interrompt le président.

Il se pencha sur la photo d'un soldat en uniforme de la Bundeswehr.

— Oui, dans l'armée et la police, répéta Paul. Nous connaissons leurs intentions depuis des mois. Hélas, mon indic nous informait à chaque fois peu de temps avant les faits. Nous n'étions pas en mesure d'empêcher quoi que ce soit, et nous avons toujours trouvé les victimes quelques minutes trop tard. Comme aujourd'hui... Même chose dans le cas de l'incendie. Je suppose que notre informateur est tombé, il ne se manifeste plus depuis plusieurs heures, or jusqu'ici, ce n'était pas dans ses habitudes. Soit il est mort, soit... (Paul éteignit sa cigarette.) S'ils le tiennent, inutile de te dire ce que cela signifie.

— Il va balancer ?

Paul ne répondit pas. Il sortit une nouvelle photo de la serviette.

Il était presque :

18 H 20

Le président tourna le regard sur le cliché représentant une femme aux cheveux clairs.

— Des inconnus l'ont enlevée chez elle aujourd'hui, sous les yeux de son fils. Le mari s'est précipité à la police. Tous les portails Internet ne parlent déjà plus que de ça, poursuivit Paul. C'est l'épouse d'un politicien.

— Je ne suis au courant de rien. Quel politicien ? De Berlin ?

— Non, pas de Berlin. Mais suffisamment connu pour qu'on en fasse une affaire.

Tschapieski se taisait, désorienté.

— Ce n'est pas tout. (Paul sortit des dossiers de sa serviette.) Voici le compte-rendu de l'accident de voiture

du ministre de la Défense ; sa limousine s'est retournée. Lui est indemne. Hormis moi et mes hommes, personne ne sait que son véhicule a été trafiqué. L'organisation qui a pendu les prêtres est aussi responsable de l'enlèvement de la femme et de l'accident du ministre.

Le président regarda son interlocuteur. À la lumière crue des néons, il remarquait à présent seulement la barbe naissante sur le beau visage, les profonds cernes sous ses yeux et les premiers cheveux gris dans sa chevelure claire. Le Blondinet avait toujours une tenue impeccable, il était posé et contenait ses émotions, il en était de même en ce moment, à l'exception d'un détail : une veine de son cou pulsait si vite qu'on pouvait presque entendre le sang y circuler, atteindre le cerveau. *Quel âge peut-il bien avoir ? Trente-huit ans ? Quarante ? Quels terribles ravages a déjà dû produire sur lui ce boulot ?*

— Pourquoi tu ne t'occupes pas de ça toi-même ? lança Tschapieski, l'air résigné. On n'abandonne pas ce genre d'affaires de plein gré...

Le Blondinet ne répondit pas. Peut-être bien qu'il cédait cette enquête au président, mais ce dernier n'était pas idiot ; en vérité, ce n'était absolument pas le cas.

Paul regarda sa montre.

18 H 26

— Si vous, vous n'avez pas réussi à résoudre cette affaire, comment pourrais-je y parvenir ? demanda le président d'un ton lugubre. Ça peut prendre des années.

— Tu as une semaine, le coupa Paul tandis qu'il rangeait les papiers dans sa serviette. Tu ferais bien de te

presser. Le Prince a prévu une action de grande envergure. Tu dois l'en empêcher. Contacte Dagmara Bosch, elle en sait beaucoup sur cette affaire, ajouta-t-il, l'air de rien. Davantage que moi, peut-être.

— Qui ça ?

Le président se dit qu'il avait mal entendu.

— Dagmara Bosch. La journaliste.

Tschapieski resta silencieux.

— Tu vas travailler avec elle, poursuivit Paul avec insistance en transperçant Tschapieski d'un regard froid.

— Il n'en est pas question !

Tschapieski en tremblait de rage. Après ce qu'il avait traversé pendant l'affaire Derbach, il s'était juré de ne plus jamais impliquer de civils dans une enquête. Et certainement pas Dagmara !

— Il n'en est pas question, répéta-t-il avec conviction.

Pour toute réponse, il entendit la voix calme du Blondinet :

— Je file. Je dois disparaître pour quelque temps. Je reprendrai contact prochainement, je ne sais pas encore de quelle manière, mais je le ferai.

Sur ces paroles, il laissa tomber par terre le portable de Tschapieski et l'écrasa de sa grosse chaussure. Puis il se pencha pour récupérer la carte mémoire parmi les débris de métal.

— Premier principe, déclara-t-il au président choqué, ne jamais laisser aucune trace derrière soi.

Il mit les mégots du cendrier dans un mouchoir en papier en même temps que la puce et jeta le tout dans les toilettes.

— Mon nom est Paul Chagall, dit-il alors qu'il se trouvait déjà près de la porte. Je travaille dans le renseignement, mais je ne sais même pas si ce service existe encore.

Après une courte pause, il lança pour conclure :

— Au travail, Tschapieski !

18 H 30

Tschapieski se laissa glisser lentement le long du mur et, durant de longues minutes, fixa un point devant lui. Il ne sortirait pas d'ici, il n'était pas en état, il resterait là jusqu'à sa foutue mort. Il comprit soudain pourquoi Paul l'avait amené à cet endroit précisément. Les murs insipides du sous-sol, tapissés de solides panneaux de l'époque de la RDA, étouffaient tous les sons et les signaux. Ici, même les systèmes les plus modernes étaient incapables d'intercepter quoi que ce soit. Ni les conversations importantes, ni les interrogatoires, ni les cris frénétiques que poussait en ce moment Tschapieski. Garbaty, le technicien de la police, avait essayé de lui expliquer un jour le phénomène des panneaux est-allemands, en avance sur leur temps, mais le président n'avait rien retenu de ses explications.

Par habitude, il voulut vérifier l'heure sur son portable.

— Putain de merde ! jura-t-il, et au même moment son regard se posa sur la serviette. Paul l'aurait-il oubliée ? Non, il ne l'a pas oubliée, se répondit-il à lui-même. Ce salopard ne fait jamais rien au hasard.

Posée sur la table, la serviette contenant tous les documents de l'affaire attendait Tschapieski.